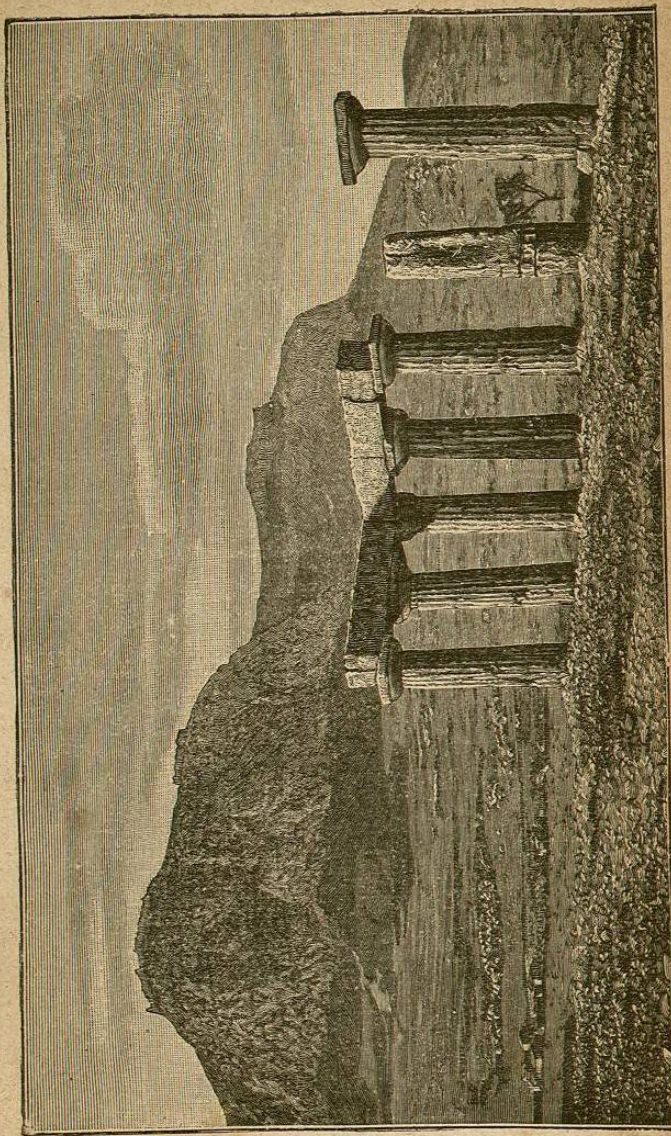


qu'inspire le gigantesque au milieu des ruines silencieuses. Les hommes, dans leur fureur, ont eu beau tout niveler ici, ni les Hérules, ni Alaric, ni les Vénitiens, ni les Turcs de nos jours, n'ont modifié ce site incomparable. Convenons que, sur ce plateau rocheux qui se déroule à cinquante mètres au-dessus de la plaine et à cinq cents au-dessous de l'Acropole, la place était bien trouvée pour une grande ville, étendant ses deux bras à l'orient et à l'occident, et attirant à elle, par Léchée, Schœnus et Cenchrées, le commerce des deux mondes. Je comprends qu'on ait hésité un moment entre Athènes et Corinthe quand il a fallu donner une capitale au nouveau royaume de Grèce, et il n'est pas sûr que le percement de l'isthme ne rende pas à celle-ci son ancienne splendeur.

C'est sur une sorte de place publique, à peu près déserte et entourée de maisons modernes récemment détruites, que notre voiture s'arrête. Quelques habitants assez misérables s'empressent de nous offrir, pour monter à l'Acro-Corinthe, des chevaux que nous refusons. Ces haridelles n'ont rien de commun avec les belles bêtes qu'on nous donnait en Orient. Je suppose que les fougueux coursiers qui entraînaient les chars dans l'arène olympique renieraient aussi toute parenté avec de si tristes bidets.

Ce que nous acceptons plus volontiers, ce sont les avances d'un maître d'école du pays qui, Pausanias à la main, est en train d'étudier avec quelques élèves les ruines dont le sol est jonché.

Vol. III, p. 291.



Ruines de Corinthe.

J'aime bien de trouver ici ce modeste successeur de Socrate, de Platon et de tant d'autres illustres précepteurs de la jeunesse hellénique. Il sacrifie généreusement les loisirs d'un jour de fête à faire parler le passé devant ceux à qui appartient l'avenir. Puisqu'il s'offre à nous, acceptons les services et les leçons du nouveau péripatéticien.

A Antioche nous avons pu créer avec quelque probabilité un plan hypothétique de la ville ancienne. En ferons-nous autant ici? Le vaste trapèze qui s'étend au nord de la haute montagne marque certainement la place de Corinthe. Strabon évalue son circuit à plus de sept kilomètres, et à plus de quinze quand le périmètre des murs vint unir l'acropole à la ville basse. C'est à peu près le développement du site que nous avons sous les yeux. Comme dans toutes les villes grecques, les temples et la plupart des édifices publics durent s'appuyer à la roche même de l'acropole. Il est regrettable que des fouilles n'aient pas été entreprises dans cette direction. Au reste, on n'en a tenté nulle part de sérieuses, et l'on se contente de venir en passant voir ici ce qui veut bien s'y montrer.

Or cela se résume à fort peu de chose. Sept colonnes doriques d'un temple indéterminé élèvent seules leur tête à moitié découronnée au milieu de l'universelle ruine. Ce sont les derniers témoins de l'immense prospérité d'autrefois et de l'affreuse désolation d'aujourd'hui. Séparées des misérables constructions modernes que le dernier tremblement de terre, en 1858, a renversées, et sur un

terrain assez élevé pour leur servir de piédestal, elles doivent d'être encore debout, après vingt-quatre siècles d'existence, à leurs massives proportions. Elles mesurent près de deux mètres de diamètre à la base et huit seulement dans toute leur hauteur. Taillées dans cette pierre de médiocre qualité dont nous verrons tout à l'heure les vastes carrières, on les avait protégées et embellies par une forte couche de stuc avec cannelures. Il ne reste aucune trace visible de la cella. Toutefois on suppose à bon droit que les cinq colonnes de face appartenaient à la partie postérieure du temple. Les deux autres, ou les trois avec celle d'angle, marquent le retour d'un des côtés, et sont les mieux conservées. Leur architrave, quoique fort ébranlée, est encore en place sur les chapiteaux, tandis qu'à la ligne de front les deux dernières sont sans architrave et l'avant-dernière sans chapiteau. Chose digne de remarque, l'unique monument de Corinthe qui subsiste n'appartient pas à l'ordre corinthien. Il rappelle assez exactement les vieux temples de la Sicile, une des premières colonies de Corinthe.

Immédiatement la discussion s'engage avec notre maître d'école pour savoir quel fut ce temple. Aucune indication n'a été retrouvée sur ses ruines. Il pense que ce fut le sanctuaire de Minerve Chalinitis. D'autres veulent y voir un temple du Soleil. Mais nul n'a d'arguments sérieux à produire pour défendre son opinion.

Quelques salles voûtées, ensevelies sous les dé-

combres rappellent, à quelques pas d'ici, un des nombreux édifices dont les Romains avaient orné la ville conquise. Il y eut là des thermes ou un gymnase.

Avec des jalons si rares et si indécis, il n'est pas possible de reconstituer la place de l'ancienne Corinthe. Toutefois, puisque nous avons Pausanias en main, essayons de nous représenter au moins, d'après lui, la topographie de la grande cité.

Au centre, et non loin d'une superbe fontaine consacrée à Neptune, dût se trouver l'Agora. Autour de l'Agora, dont une statue de Minerve sur un piédestal, avec bas-relief représentant les Muses, marquait le milieu, se groupaient quelques monuments publics et des temples parmi lesquels on cite ceux d'Artémis éphésienne, de tous les dieux, d'Octavie et de la Fortune.

De l'Agora partaient quatre routes opposées vers Cenchrées et vers Lechée, vers Schœnus par le Stade isthmique et vers Sicyone. Celle de Cenchrées passait à travers les faubourgs. Elle laissait à droite le bois de cyprès de Cranée, où était un temple de Vénus la Noire et ce fameux tombeau de la courtisane Laïs, dont l'éloquent symbolisme représentait l'impitoyable domination de la femme sur l'homme livré aux désirs de la chair. L'artiste y avait représenté une lionne tenant entre ses griffes un bélier, emblème lubrique, et lui léchant la tête avant de le dévorer. Un temple de Diane était aussi sur cette route, qui passait devant le tombeau de Diogène le Cynique et aboutissait à la porte occidentale de

Cenchrées. C'est par elle que Paul dut arriver à Corinthe.

A l'opposé de cette voie était celle qui allait de l'Agora à Lechée, le port de la ville sur l'autre golfe. Elle s'ouvrait sous un superbe portique orné de deux chars, celui du Soleil et celui de Phaéton, son fils, et se continuait entre les Longs Murs qui rattachaient le port à Corinthe. Des statues remarquables d'Hercule, de Mercure avec un bélier, le dieu du commerce favorisant la luxure, de Neptune, de Leucothée, de Palémon et de beaucoup d'autres, la décoraient dans toute sa longueur. Quant à la voie conduisant aux jeux isthmiques et à Schoerus, elle passait à travers la Nécropole et des bois de pins. Sur celle de Sicyone, qui lui était opposée, et qu'il ne faut pas confondre avec la route du bord de la mer allant à cette même ville, se trouvaient le temple d'Apollon et la fontaine de Glaucée.

En se rapprochant du mont de l'Acrocorinthe, le visiteur trouvait sur ses pas un Odéon ou théâtre musical pareil à celui d'Athènes, le tombeau des fils de Médée, le temple de Minerve Chalinitis, le grand théâtre et le temple de Jupiter Coryphée. Après cela il devait aborder franchement l'ascension de l'Acropole. Sur sa route étaient deux sanctuaires d'Isis, deux de Sérapis, le temple de la Force et de la Nécessité, où nul ne pouvait pénétrer, ceux de la Mère des dieux, des Parques, de Junon, et enfin, au sommet de l'Acropole, le fameux temple de Vénus dominant la terre et les

mers, comme pour inviter le monde entier à venir rendre hommage à l'impure déesse qu'il abritait. Elle avait mille prêtresses, misérables courtisanes qui s'offraient d'elles-mêmes, ou que ses adorateurs lui adressaient, comme ailleurs on sacrifiait des génisses à Jupiter ou à Minerve. Elles se tenaient à la disposition de tous les visiteurs. Quelle indigne profanation du sentiment religieux ! Ajoutez à cela que les navigateurs apportaient dans ce milieu abominable tous les raffinements du vice, fruit naturel de leurs voyages dans des contrées corrompues, la violence de passions grossières longtemps contenues, enfin la libre disposition de l'argent qu'ils touchaient en mettant pied à terre, et on comprendra que nul lieu au monde n'ait été plus souillé par le vice honteux que celui où nous sommes maintenant. Ces malheureuses prostituées, s'attribuant une mission religieuse, unissaient des rites sacrés à leurs pratiques infâmes, et le peuple n'était pas éloigné de leur accorder quelque crédit auprès des dieux. Les peintres avaient représenté les processions abominables de ces prêtresses, chantant des hymnes et priant Vénus de sauver la Grèce menacée par Xercès. Au bas d'un de ces tableaux, Simonide, le poète lyrique qui avait chanté les vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platées, eut la faiblesse d'écrire des vers pour attribuer à ces indignes suppliantes le salut de la patrie.

L'ascension de l'Acropole se fait en une heure. Il va sans dire qu'on ne retrouve sur la route au-

cun des édifices que nous venons de décrire, mais il y a des ruines à peu près partout. Quand on a franchi la première des trois enceintes vénitiennes, on se trouve en présence d'un véritable champ de maisons, d'églises, de fortifications détruites. La porte de la troisième, protégée par deux tours, fut celle de l'ancienne Acropole. Des restes de murs pélasgiques soutenant les remparts plus récents en sont la preuve. Parmi les innombrables fragments de chapiteaux, de colonnes, de frises, on peut relever quelques inscriptions dont l'une se rapporte aux jeux isthmiques. La plate-forme de l'immense rocher est assez grande pour contenir une véritable ville, et l'accès assez difficile pour qu'on ait pensé que quatre cents hommes et cinquante chiens suffisaient à la défendre.

L'inexpugnable place forte était bien une des cornes de la génisse que l'oracle engageait Philippe de Macédoine à saisir pour se rendre maître de la Grèce. On ne pouvait entrer dans le Péloponèse qu'en étant maître de Corinthe. Après la bataille de Chéronée, les Macédoniens s'y établirent; après celle des Cynocéphales, les Romains. Quelques soldats y sont encore casernés; mais pour en faire une citadelle imprenable, il faudrait non pas seulement y relever les ruines qui, depuis la guerre de l'indépendance, jonchent le sol, mais surtout établir des batteries sur le point sud-ouest qui la domine. Elle est largement pourvue d'eau. On y comptait jadis autant de puits qu'il y a de jours dans l'année. La plupart subsistent encore. Ils sont alimentés,

comme l'étaient d'ailleurs ceux de la ville basse, par les belles et fraîches eaux de la fontaine de Pirène, qui se trouve au sud-est de l'Acropole. Elle-même doit recevoir ses eaux de quelque source encore plus élevée descendant du mamelon méridional mentionné tout à l'heure. La légende attachait à la fontaine de Pirène le souvenir de Bellérophon tuant le cheval Pégase, qui y venait boire. La place du fameux temple de Vénus ne saurait être douteuse, puisque Strabon précise qu'il se trouvait à la partie la plus élevée de la plate-forme rocheuse. Nous n'avons pas le courage d'en chercher les araselements. Il y a des souvenirs humiliants que l'humanité fait bien de laisser perdre.

La ville où prêcha saint Paul fut celle d'en bas. Les Juifs y étaient nombreux, comme dans tous les centres commerçants de l'empire romain. Il semble assez naturel de supposer qu'ils étaient groupés dans le quartier traversé par la route de Cenchrées. Par là arrivaient les marchands de l'Orient, avec qui surtout ils entretenaient des relations. Leur synagogue dut être dans cette partie de la ville ainsi que la maison de Justus le païen, devenue, à côté même de la synagogue, le premier oratoire chrétien établi à Corinthe.

Deux églises, que nous trouvons encore debout, sont précisément situées là où fut ce quartier juif. A voir avec quelle patience on les a vingt fois reconstruites sur place, ne peut-on pas supposer qu'elles occupent des sites consacrés par la tradition? La première que nous visitons est celle de saint Jean.

Elle est en partie enfouie dans la terre. Six antiques colonnes y sont debout. D'autres se cachent dans le mur. Le pavé est une agglomération de fragments venus de partout, et pour la plupart finement sculptés. La seconde est consacrée à la Mère de Dieu. Des colonnes antiques et des ruines de toute sorte ont été, ici encore, mises à contribution pour la restaurer. Dans les deux édifices, quelle pauvreté ! quel dénuement ! quelle désolation ! C'est d'un froid qui nous serre le cœur. Nous nous regardons tout émus, et que Paul ait prêché en ce lieu ou ailleurs, nous tombons à genoux sur cette terre où il arriva un jour seul, triste, pénétré des difficultés de sa mission, peut-être malade et pauvre jusqu'à être obligé de gagner son pain à la sueur de son front, dans cette ville où la richesse était si commune et si mal employée.

A vrai dire, Corinthe du premier siècle de notre ère n'était plus la belle cité que Mummius avait saccagée, en 146 avant J.-C., pour venger l'honneur du nom romain, et dont il avait envoyé à Rome les chefs-d'œuvre artistiques en disant aux matelots : « Prenez garde de les casser, car je vous condamnerai à les refaire. » On l'avait dépouillée de ces tableaux incomparables, le Bacchus d'Aristide, l'Hercule sous la tunique dévorante de Déjanire, et les autres sur lesquels Polybe avait vu les soldats romains jouer aux osselets. Toutefois la ville reconstruite par Jules César avait reconquis sa prospérité matérielle. Paul trouva du travail dans la maison d'un Juif qui, chassé de Rome

comme les autres, sous Claude, venait de s'installer à Corinthe. Le jour du sabbat, il allait à la synagogue, et le pauvre ouvrier du magasin d'Aquilas, le faiseur de tentes, demandait à y prendre la parole. C'était pour prêcher invariablement, mais avec quelque réserve, ce Jésus dont son âme était pleine, et qui absorbait toute sa vie intérieure. Est-il rien de plus émouvant que ces humbles origines du christianisme ? La pensée de ce que ses fondateurs ont fait et souffert, la conscience de ce que nous sommes incapables de souffrir et de faire me mettent hors de moi.

Quand Silas et Timothée arrivèrent à Corinthe, Paul cessa de contenir son zèle. Les Juifs blasphémèrent en l'entendant. Il leur révéla alors sa mission, et, terrible comme les prophètes d'autrefois, il se mit à secouer avec indignation ses vêtements devant l'assemblée en criant : « Que votre sang soit sur votre tête. Je n'en suis plus responsable, dès maintenant je vais aux Gentils. » Et il établit aux portes même de la synagogue, chez un prosélyte, Titus Justus, sa petite église, dont le chef de la synagogue, Crispus et sa famille, devinrent les premiers membres. C'est à Corinthe que Dieu dit à son apôtre : « Paul, n'aie pas peur, je suis avec toi, et je me réserve dans cette ville de nombreux adorateurs. » Et à la cité voluptueuse et corrompue Paul se mit à prêcher Jésus crucifié, ne voulant plus savoir ni dire autre chose dans un milieu si sensuel. Avec une sainte témérité, à ce monde de soldats retraités, de marchands, de ma-

rins, d'esclaves, de petits bourgeois et de riches parvenus, il annonça l'Évangile sous sa forme la plus nue et la plus simple, et sa prédication réussit à fonder, paradoxe aussi consolant qu'étrange, une église du Crucifié dans l'immorale ville de Vénus. Il dépensa près de deux ans à ce rude mais fructueux labeur. Ces pierres l'ont entendu. Il est passé dans cette poussière, quand on le menait au tribunal du proconsul Gallion, ce frère de Sénèque, célèbre, dit-on, par sa douceur, mais dont nous constatons surtout le mépris pour les Juifs et les questions religieuses qui pouvaient les préoccuper. A Corinthe Paul eut des amis fidèles, des disciples dévoués, Stéphanas, Gaïus et les autres. Comment se fait-il qu'ici, pas plus qu'à Damas et à Éphèse, nous ne trouvions pas même la trace de quelque sanctuaire consacrant le souvenir de son passage?

C'est aux Corinthiens qu'il adressa les deux incomparables lettres dont, assis sur un vieux bloc de marbre, près du sanctuaire silencieux, nous nous plaisons à relire quelques passages. La seconde est certainement ce que Paul a écrit de plus éloquent et de plus ému. Elles me font comprendre ce qu'il y eut de vivant dans ces chrétiens de la première heure qui se réclamaient chacun d'un chef et constituaient déjà des partis, alors qu'ils étaient à peine disciples de l'Évangile. Paul, Céphas, Apollon, étaient des noms qu'ils faisaient sonner très haut, dans la joie qu'ils éprouvaient d'avoir été affranchis du péché par leur ministère. La grâce d'en haut manifestait en même temps sa présence

dans la jeune Église par l'abondance des dons spirituels qu'elle y répandait. Et pourtant le vieil homme n'était pas tout à fait mort dans ces nouveaux convertis. L'atmosphère impure de la ville dissolue souillait plus d'une fois les faibles, et ce spectacle rendait les plus forts trop intolérants. Paul criait à ceux-là : « Respectez vos corps, qui sont le temple du Saint-Esprit. » Il disait à ceux-ci : « La virginité est belle, mais ne condamnez pas le mariage, car il est saint. » Il attaquait vigoureusement tous les abus en rappelant qu'il faut avoir l'esprit de corps et craindre de faire mépriser l'Église. « Les païens vous regardent, » ajoutait-il. C'est aux Corinthiens qu'il écrivait son admirable page sur l'Eucharistie, mémorial et sacrifice auquel l'homme doit intimement prendre part pour être sauvé; sur la charité dans la vie de l'individu et dans celle de la société chrétienne; sur la résurrection des corps et leur dignité future, comme pour faire honte à ceux qui les profanaient. O jeune et passionnée Église de Corinthe, lettre de Jésus-Christ écrite par le ministère de l'Apôtre, je t'aime jusque dans tes faiblesses, si heureusement effacées par une générosité sublime. Il m'est consolant de prier où tu t'es réunie, où tu as pleuré tes fautes, chanté tes enthousiasmes, et mes lèvres ne craignent pas de baiser avant de partir cette terre de Sodome et de Gomorrhe. Les grands serviteurs de Jésus-Christ qui y ont vécu ont effacé, dans leurs héroïques vertus, la trace impure de toutes les courtisanes qui y sont passées.

Une grotte abrite la fontaine de Lerné. On y voit les restes d'un escalier qui conduisait au sérail de Kiamyl, le dernier représentant de la domination turque à Corinthe. Les Grecs n'ont pas voulu qu'il restât trace de son palais. Les orangers, les rosiers, tout fut brûlé ou détruit. Au lieu appelé les Bains de Vénus des souterrains nombreux semblent monter vers l'Acropole, mais tous sont obstrués. Il est évident que l'homme a fait peut-être autant ici pour détruire que pour édifier.

Avant de regagner notre voiture, le grave maître d'école veut nous faire goûter le vin du pays. Athénée a dit dans ses *Soupers de Sophistes* qu'il était mauvais. S'il avait bu du nôtre, il l'aurait qualifié d'exécrable. Pour mon compte, je ne connais rien de plus affreux que ce vin résiné.

La population est en fête, et sur la route qui correspond, d'après mes hypothèses, à l'avenue des jeux isthmiques, on exécute une de ces danses sérieuses et lentement cadencées qui ne ressemblent en rien à celles des prêtresses de Vénus. Les hommes sont en tête de la longue chaîne qui serpente gracieusement, et les femmes en queue. Seul le directeur de la danse se donne le luxe de hasarder quelques pirouettes et des ronds de toute sorte en agitant dans l'air un foulard aux voyantes couleurs. Les autres, se tenant par la main, sautent sur place et s'inclinent alternativement en avant et en arrière. Le pappas assiste à ces réjouissances, en esquissant un sourire de satisfaction dans sa belle barbe blanche. A notre vue, il se hâte de venir nous

saluer en nous invitant à entrer chez lui. Nous le remercions de sa politesse. Un des danseurs se détache du groupe pour quêter une offrande au bénéfice des deux musiciens, tambourin et flageolet, qui comptent sur notre générosité.

Un enfoncement elliptique avec gradins, que nous rencontrons sur la route de Cenchrées, près d'une ancienne dervicherie turque, à un quart d'heure de la vieille Corinthe, a dû servir d'amphithéâtre pour des combats de gladiateurs. Sur l'un des deux tombeaux qui sont à quelques pas de là, on croit retrouver les restes d'un autel qu'on abordait par des escaliers taillés dans la façade septentrionale du monument. La grande cité eut sa nécropole dans des carrières de pierre que nous suivons bientôt après. De ces innombrables excavations on tira, à l'époque romaine, des milliers de vases artistement travaillés et des antiquités diverses, que les riches patriciens et les Césars se disputèrent à prix d'or.

On arrive à Cenchrées par la route sur laquelle furent le temple de Diane et le monument érigé à Diogène le Cynique. Voulait-on, en glorifiant cet homme étrange, encourager le cynisme de ceux qui venaient à Corinthe satisfaire sans pudeur leurs brutales passions, ou, au contraire, rappeler à l'homme qu'il y a plus d'honneur à les réprimer qu'à les satisfaire? La seconde hypothèse n'est pas improbable, quand on se souvient qu'un des rois de Corinthe, Périandre, a dit ces belles paroles : « L'amour désordonné des richesses est une in-